

Avant de commencer à prendre la parole, je voudrais remercier les associations aux portes desquelles j'ai osé frapper : le CIDFF de Manosque où j'ai rencontré Sandrine et Elodie qui m'a soutenue pendant près de deux ans, le CIDFF d'Amiens avec Hélène qui me suit dans ma réinsertion professionnelle et Femmes en mouvement. Merci à Carine de m'avoir proposé d'intervenir afin d'apporter mon témoignage. Merci à Carine et Aimérence, c'est grâce à elles deux que je suis devant vous aujourd'hui.

La violence domestique n'a pas de visage ou plutôt, elle en a plusieurs.

La violence domestique n'a pas de sexe.

La violence domestique s'épanouit, grandit sur n'importe quel terrain, dans n'importe quelle condition.

- 1- Quand et comment s'installe la violence conjugale ?
- 2- Quelles formes prend-t-elle ?
- 3- Quelles sont les armes du bourreau ?
- 4- Quel est l'impact de cette violence sur la victime ?
- 5- Pourquoi la victime ne part pas ?
- 6- Quel est l'impact sur les enfants ?
- 7- Pourquoi, comment la victime parvient-elle un jour à réagir ?
- 8- La séparation.
- 9- La vie après.

Je vais essayer de répondre le plus clairement possible à toutes ces questions en vous racontant mes 19 années vécues sous l'emprise de mon conjoint. 19 années de violences physiques mais surtout de violences psychologiques, harcèlement au quotidien que Marie6France Hirigoyen appelle la violence propre. On ne voit rien.

Au fil de mon témoignage, je vais m'attacher à vous donner le plus grand nombre d'exemples concrets.

Je vous décrirai ses gestes et comportements sans pudeur, je le citerai mot pour mot et m'excuse par avance si je choque certains d'entre vous.

Je désire être au plus près de la réalité afin de vous montrer ce qu'est un bourreau domestique et comment il parvient à amener sa victime dans la spirale infernale de la violence.

Je terminerai mon exposé en vous parlant de l'après, de ma vie de femme et de mère aujourd'hui, de celle de mes enfants, des conséquences de la violence à long terme.

C'est un homme charmant que je rencontre. Cultivé, prévenant, attentionné, serviable.

Nous nous découvrons nombre de points communs.

Nous échangeons beaucoup.

Il m'écrit plusieurs fois par jour, me téléphone aussi.

Intellectuellement nous nous correspondons.

Sa sensibilité m'impressionne, je le vois pleurer devant un film, s'émerveiller devant une œuvre d'art. Il ne cache pas ses émotions. Plus nous nous découvrons, plus réalisons que nous sommes sur la même longueur d'onde.

Je vis un rêve, un conte de fée.

Très vite il me dit qu'il m'aime, qu'il voudrait vieillir avec moi : «Tu es ma jumelle. La femme avec laquelle je veux avoir des enfants».

Tout est incroyablement parfait.

Mon instinct tente de m'alerter : c'est trop parfait.

Et je ne l'écoute pas, je vis quelque chose de tellement merveilleux.

13 mois après notre rencontre, nous nous marions. J'ai 30 ans lui 32.

10 mois après notre union naît notre premier enfant et 16 mois plus tard je mets au monde mon deuxième fils.

Tout va très très vite.

C'est de manière insidieuse, souterraine et très très lentement que la violence s'installe sans que je le réalise.

C'est quand je suis enceinte de mon premier fils que de petites remarques apparaissent : « C'est pas parce que t'es enceinte qu'il faut te jeter sur le paquet de biscuits comme ça ! ».

Un peu surprise par sa maladresse je me dis qu'il veut prendre soin de moi et m'aider à ne pas prendre trop de poids.

Alors que je m'épile dans la salle de bain, il crie : «T'entends pas tout le boucan que tu fais ? Tu peux pas arrêter ?».

Interloquée qu'il s'adresse à moi de la sorte, lui jusqu'ici si doux, si calme, si charmant...

J'éteins l'appareil électrique.

Je me dis qu'en ce moment il est surmené, fatigué, qu'il a besoin de calme.

Ces premières petites réflexions qui me déstabilisent, restent très espacées dans le temps.

Je les oublie. Plutôt, je ne veux plus y penser. Nous sommes si amoureux.

C'est après la naissance de mes enfants que les sous-entendus, les allusions dévalorisantes montent d'un cran.

Au retour de la maternité, je ne reconnais plus mon corps. J'ai pris pas mal de poids et me demande si je vais réussir à perdre tous ces kilos. Il se penche vers moi et me montre que c'est mon fessier qu'il regarde : « Oh ! T'as le cerveau qui a poussé ! ».

L'ironie devient une de ses armes favorites. Je suis choquée, il le voit et me dit : « Mais...Je plaisante. Tu sais ce que ça veut dire plaisanter ? ». Sa posture, son regard, le ton qu'il utilise me disent que non, ça n'est pas de la plaisanterie. L'humour, la plaisanterie, engendrent le rire, la gaieté. L'ironie, elle, vise à discréditer autrui, c'est une agression, de la méchanceté. L'ironie n'a rien de plaisant contrairement à l'humour. Elle permet d'avoir l'air drôle et exprime une pensée négative sans en avoir l'air. C'est une arme verbale.

Nous pouvons tous user de l'ironie à un moment ou à un autre. User, mais pas abuser. L'ironie comme mode de communication régulier est sadique. Par ces traits d'ironie verbale et non verbale : mimes, haussements d'épaule, petits ricanements, souffles ... le bourreau opère de micro dévalorisations. Ces comportements et petites phrases répétées inlassablement affaiblissent la confiance en soi.

Quand je baigne les enfants il entre dans la salle de bain et me reproche : « Tu peux pas arrêter le chauffage ? Il fait au moins 50° là dedans ! C'est un véritable sauna ! ». Je m'exécute et j'éteins le chauffage.

Puis la première grossièreté, la première insulte.

Avant d'aller travailler, il ne trouve pas ses chaussures. Il est en retard : « Tu les as mises où ? ». Je lui assure tout en l'aidant à chercher que je n'y ai pas touché il hurle alors : « Tu peux pas arrêter de gueuler ? ».

En voiture il peut frapper violemment le tableau de bord en hurlant : « T'es qu'une merde ! » ou adopter une conduite dangereuse : coups de frein brusques, passage au feu rouge, coups de volant.

Je suis effrayée. Je ne me souviens pas ce qui déclenchait ces insultes et comportements.

Les réflexions abaissantes, humiliantes vont prendre de l'ampleur et devenir de plus en plus fréquentes, agressives, dévalorisantes.

Je suis perdue. Je m'en veux de ne pas être à la hauteur et je pense alors que c'est à cause de moi qu'il est comme ça, que c'est moi qui déclenche ces crises. Tout ça est de ma faute.

Il gagne très bien sa vie. Dès la naissance de mon premier fils c'est sans mal qu'il me persuade d'arrêter de travailler : « De toute façon ton salaire passera dans les frais de garde des enfants et puis c'est quand mieux qu'un enfant grandisse auprès de sa mère plutôt qu'auprès d'une étrangère ».

Je cesse mon activité professionnelle. Ce faisant je ne réalise pas que je deviens totalement dépendante de lui financièrement.

Quand il rentre du travail le soir, il enlève sa chemise qu'il chiffonne et jette par terre, il défait ses chaussures qu'il laisse au milieu du salon et pose son costume n'importe comment sur les dossiers de chaise.

Je passe derrière lui pour ranger ses affaires.

Je vous livre trois exemples de réflexions qu'il me fait à son retour à la maison et dont je me souviens :

« Y'a quoi ce soir à la télé ? »

Je lui réponds que je ne sais pas.

« Pourtant, t'as eu toute la journée pour regarder le programme ! ».

Ou encore, alors qu'il s'affale sur le canapé : « Je suis cassé ! ».

Un soir j'ai osé lui dire que moi aussi j'étais fatiguée : « Tu fais une compétition là ou quoi ? Si tu veux, tu prends ma place et moi la tienne, comme ça tu verras un peu ce que ça veut dire d'aller bosser. T'en n'as pas marre de te plaindre tout le temps ? Comment font les autres meufs qui elles travaillent ? ».

S'il reste des jouets des enfants dans la pièce : « Putain ! C'est quoi ce bordel ? Tu peux pas ranger ? ».

Je fais alors chauffer le repas et pendant ce temps je ramasse et range les jouets. Lui est devant la télé.

Ses remarques me laissent sans voix. Je suis abasourdie et blessée.

J'ai de grosses journées. Nous venons d'emménager dans notre maison, et entre les cartons, le rangement, le quotidien, les enfants qui n'ont que 1 et 2 ans, je ne m'arrête pas.

Et je me tais. J'ai trop peur qu'il s'emporte comme la fois où je lui avais dit que j'avais découvert qu'il avait une liaison extra-conjugale et que j'allais demander le divorce. Il avait d'abord nié malgré les preuves que je lui présentais puis il avait hurlé : « Et bien casse-toi .Moi j'ai du fric, toi t'as rien. Moi je peux me payer le meilleur des avocats et tes gosses tu ne les reverras plus jamais ».

Il m'avait alors empoignée par mon pull, si fort qu'il l'avait déchiré et m'avait repoussée avec une extrême violence. J'étais tombée sur le carrelage et j'avais glissé au sol à travers toute la pièce. Un mur m'avait arrêté. Au sol contre ce mur, je ne bougeais plus, j'avais peur qu'il revienne à la charge. Terrorisée, j'écoutais si les cris, le bruit avaient réveillé les enfants. Je tremblais recroquevillée au sol. Comment j'en étais arrivée là ? L'homme que j'aimais, mon mari, le père de mes enfants m'avait brutalisée. J'étais dans un mauvais rêve.

Jamais je n'oublierai son regard juste avant qu'il me jette à terre. Ce regard noir, indescriptible, terrorisant. Ce regard qu'il aura avant chaque violence physique.

Après chaque épisode violent physiquement, il m'assurait qu'il m'aimait mais que je l'avais poussé à bout, que ce qui c'était passé était de ma faute mais que ça n'était pas grave puisque j'étais la seule, l'unique femme de sa vie, la mère de ses enfants, que j'étais géniale.

Les jours suivants il était d'une extraordinaire gentillesse. Je retrouvais l'homme que j'avais épousé. Il nous achetait des cadeaux aux enfants et à moi, il nous sortait. Il me disait que cela ne se reproduirait plus jamais, il s'agenouillait à mes pieds et pleurait : « Je vais changer ».

Cela me déstabilisait, me touchait énormément, je le croyais, il m'endormait avec ses paroles et ses pleurs. J'étais sous sa coupe et ne réalisais pas alors qu'il me manipulait à sa guise.

Il pouvait me faire dire, me faire faire ce qu'il voulait . Me faire penser ce qu'il voulait que je pense.

J'avais perdu tout sens critique, ne disposais plus de mon libre arbitre, mon jugement était altéré, j'étais comme possédée, mon cerveau ne m'appartenait plus.

L'image de la grenouille aide à comprendre cet état d'emprise.

Plongez une grenouille dans une grosse marmite d'eau froide puis, allumez le feu très doucement, surtout très doucement sous cette marmite. L'eau va tiédir lentement, la grenouille va se sentir bien. Au fur et à mesure que la température va augmenter, la grenouille va s'engourdir pour tomber dans une sorte de léthargie. Elle ne réalise pas qu'elle est en train de cuire, ne se rend pas compte qu'elle est en train de mourir, elle ne s'échappe pas.

Cette emprise met des années à se mettre en place. Oui, les années passent. Les violences physiques même si elles sont de plus en plus dures restent épisodiques. Il me bousculera à plusieurs reprises, m'enfermera dans le garage, s'enfermera aussi avec moi dans une pièce pour me faire subir une étreinte forcée et ira jusqu'à m'étrangler.

Immédiatement après ces coups, j'ai un bref sursaut de lucidité. Mes enfants ne sont pas directement témoins de ces violences physiques, ils les entendent. Pendant longtemps il ne s'en prendra pas à eux. Mais dans ces fameux moments de lucidité, je décide de subir jusqu'à ce qu'ils soient majeurs tous les deux. Je ne veux pas qu'ils se retrouvent seuls avec leur père un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires.

Il y a quelques mois de cela, mon deuxième fils m'a dit que si j'avais divorcé à l'époque, il aurait ressenti un sentiment d'abandon et m'affirme qu'aujourd'hui, nous nous serions perdus.

Les violences psychologiques elles empirent : réflexions désobligeantes, dévalorisations, remise en cause de mes capacités intellectuelles, harcèlement, humiliations deviennent quotidiennes.

Pour ce type de violences, cette fois, les enfants sont témoins, il lui arrive même de les prendre à témoin, témoins muets, ébêtés, perturbés, apeurés. Il peut même les rendre responsables : « T'es content ! A cause de toi maman veut divorcer ! »

Ils n'ont que 3 et 4 ans quand ils voient leur père ouvrir le frigo sans dire un seul mot, en sortir un pot de confiture qu'il tient entre le pouce et l'index. Il le lève à hauteur de ses yeux et le lâche. Le pot explose en mille morceaux sur le sol, la confiture se répand sur le carrelage. Il ne bouge pas. Je m'agenouille à ses pieds pour nettoyer quand il hurle : « T'es complètement folle ! Tu vas te couper ! ». Il quitte la pièce. Je continue mon nettoyage en tournant le dos aux enfants ahuris pour qu'ils ne voient pas mes larmes.

Ce jour là mon plus jeune fils me chuchotera : « Maman, on pourrait pas changer de papa ? ».

Je n'ai rien dit cette fois là et je ne dirai rien non plus les fois suivantes. Je ne veux en aucun cas le provoquer j'ai très peur de ses réactions.

Je ne réagirai plus quand il me dira que je n'ai qu'un petit pois à la place du cerveau, que je n'ai qu'un seul neurone donc pas de connexion possible là-haut, quand il s'amusera à cacher mon livre de chevet m'affirmant avec un incroyable aplomb qu'il n'y a pas touché. Je le retrouverai plus tard sur une étagère ou sous une pile de linge dans l'armoire. Je resterai également muette quand il s'amusera à m'appeler bac+zéro, quand il me dira : « T'es conne ou tu le fais exprès ? », « Tu te noierais dans un dé à coudre », quand il prendra un malin plaisir à me mimer « T'as vu ta tête ? Non mais franchement tu t'es regardée dans une glace ? ».

Les miroirs je les fuis, je fuis l'image qu'ils me renvoient, j'ai trop honte de moi.

Été comme hiver je suis habillée de vêtements de sport, de larges pulls, de chemises de bûcheron. Ces vêtements, il me les ramène sans que je les ai choisis. Il me dit : « T'es contente ? Ca te fait plaisir ? » Je lui réponds que oui. Il fait de même pour les enfants à qui il achète des vêtements et des chaussures trop grands, qu'eux n'aiment pas. Ils doivent aussi le remercier. Habits trop grands, chaussures trop grandes pour qu'ils les portent le plus longtemps possible, pour que nous lui coûtions le moins possible.

Je me tairai aussi quand il me dira un jour que la maison est une véritable porcherie et me reprochera le lendemain de faire tout le temps du ménage, je ne dirai rien quand il nous menacera de nous tuer les enfants et moi.

La liste d'exemples serait très très longue. Je deviens folle. Je ne sais plus ce que je peux, ce que je dois faire ou pas. Je me dis que quelque part, toutes ces remarques, ces reproches, ces emportements doivent être justifiés. Je suis une mauvaise épouse, une mauvaise mère. Je culpabilise de déclencher ces crises, et j'ai honte de les subir en silence, honte de l'image que les enfants doivent avoir de moi ; nulle, incapable. Lui ne cesse de me répéter que c'est de ma faute. Il me bourre le crâne de cette honte de cette culpabilité.

Je ne suis qu'un objet, un jouet avec lequel il s'amuse et qu'il jette quand il en a assez, qu'il casse, fracasse, brise.

Je découvre au fil du temps qu'il a de nombreuses aventures extra-conjugales, qu'il en a toujours eu, mais également qu'il s'offre les services de prostituées et qu'il organise et participe à des séances d'échangisme. Je suis littéralement anéantie. Très vite, il me délaisse totalement. Il passe ses nuits sur le canapé du salon, visionne des films pornographiques. Quand il a un besoin impératif de sexe, que la masturbation ne le satisfait plus, il rejoint le lit conjugal en pleine nuit. Une fois repu, il retourne finir la nuit sur le canapé. Je n'ose me refuser à lui, il est dangereux de le frustrer. Dans ces moments, mon esprit quitte mon corps. Je me concentre sur le radio réveil pour ne rien sentir en espérant que ça aille très vite. Je subis en silence. Je suis non seulement un objet, mais aussi un vagin.

Quand lors de mon dépôt de plainte la gendarme me demandera si j'étais consentante, je répondrai oui... Et pourtant...

Il ment constamment, ne peut vivre sans le mensonge. Il a la faculté de me faire avaler n'importe quel mensonge du plus anodin « je n'ai pas touché à tel objet » aux plus énormes « je ne peux pas prendre plus de 15 jours de vacances par an et pas d'une seule traite » tout cela avec le même aplomb déconcertant.

C'est quand nous emménageons dans le sud que tout s'aggrave, que tout s'accélère. Il achète un grand mas provençal bâti sur 5 hectares de terrain. Le cadre est somptueux, je me dis que nous allons prendre un nouveau départ, qu'il a changé, je suis pleine d'espairs. Les enfants ont 11 et 12 ans.

Finalement nous allons vivre 8 années dans l'isolement le plus total, éloignés de ma famille, sans amis, sans voisins, complètement déconnectés du monde.

A partir de ce moment là, il va s'en prendre également aux enfants.

Quatre mois après notre emménagement, il décide subitement de démissionner de son travail. Au chômage, il va donc rester 24 heures sur 24 à la maison pendant 3 ans. De temps en temps, il me dit qu'il doit partir quelques jours suivre ou donner une formation à droite ou à gauche. Quand il est à la maison, il squatte le salon. Il y mange, il y dort. Il ne se lave plus que lorsqu'il a décidé de sortir. Il peut rester plus d'une semaine avec les mêmes vêtements de jour comme de nuit. Une odeur nauséabonde envahit la maison qu'il a transformée en véritable foutoir. A cette époque, mes jeunes ados prennent deux douches par jour, parfois trois. Quand il s'absente, son odeur dont la maison est imprégnée reste là, tenace. Même quand il est absent, il est toujours là.

Il décide de déscolariser les enfants et les inscrits à des cours par correspondance. Il me charge de leur enseigner les matières littéraires, lui s'occupera des matières scientifiques. Chaque cours qu'il va donner aux enfants va se transformer en véritable séance d'humiliation. Il les rabaisse sans cesse : « T'es con ou tu le fais exprès ? » « Tu peux relier ta main à ton cerveau ? » « Ben mon grand, t'as du souci à te faire pour ton avenir ! » « Quand je pense à toi, c'est en terme d'échec. Tu es mon seul et unique échec, l'échec de ma vie » « Tu peux réfléchir un peu ? Ah non ! J'oubliais, tu peux pas...t'as pas ce qui faut pour... » « t'es un véritable ectoplasme ». Il leur crie, leur hurle des insultes : « t'es qu'une bite » « Tout ce que tu fais c'est de la merde » « Tu ne sais faire que de la merde » « Tu n'es qu'une merde » « tu me pètes les couilles ». Il les laisse des heures entières sécher devant le tableau. Heures qu'il ponctue de : « Alors ! J'attends, tu me fais perdre mon temps, tu t'en rends compte au moins ? T'en n'as pas marre de te gratter les couilles ? Tu me fais chier, casse-toi, va faire ce que tu veux, moi j'en n'ai plus rien à foutre de toi ». Il s'amuse aussi à les impressionner en lançant des objets, en déchirant leurs livres de cours. Quand il est rassasié, il justifie son comportement en leur disant : « Tu comprends que si je fais tout ça c'est parce que je t'aime, que ça veut dire je t'aime. C'est parce que tu es mon fils et je veux que tu réussisses ». Il les oblige alors à taper dans sa main, plusieurs fois jusqu'à ce qu'il estime que son bouc émissaire a tapé assez fort : « T'es un mec ou pas ? Allez, tape, tape plus fort je te dis... ».

Quand le bourreau dit : « Je t'aime » il faut entendre : « Je te hais ». Ça n'est pas vous qu'il aime. C'est ce que vous avez en vous et que lui n'a pas et n'aura jamais, à savoir, des émotions, des sentiments, de la joie de vivre. Il adopte alors le comportement d'un enfant qui jalouse le jouet de son camarade dont il va se faire le meilleur copain. Il va s'emparer de ce jouet que l'ami va lui prêter en toute amitié puis il va détruire l'objet tant convoité. Le bourreau va vous détruire parce que vous possédez ces sentiments qu'il ne pourra jamais avoir.

Je suis témoin de ces scènes d'humiliation, et quand j'interviens, c'est encore pire, cela ne fait qu'aggraver les choses : « Toi, t'as pas fait d'études, tu n'as aucune idée de ce que c'est, avoir la pression tu connais pas, c'est ce que je suis en train de leur apprendre, être sous pression, pour qu'ils réussissent ».

Je n'ai jamais été témoin des violences physiques envers les enfants. Mon fils aîné m'avouera bien plus tard qu'il a été violemment bousculé contre les grilles du jardin, qu'il a reçu un coup de poing dans la mâchoire alors qu'ils étaient en voiture et qu'il a été giflé à deux reprises parce qu'ils n'avaient pas les mêmes goûts musicaux.

Nous vivons dans un stress permanent, n'osons plus rien entreprendre, nous nous parlons tout bas les enfants et moi, même quand il n'est pas là, nous n'osons même plus rire car il n'aime pas ça. Aujourd'hui, mes fils ne peuvent plus pleurer. Ils m'ont confié ne plus jamais pouvoir pleurer, même si je venais à mourir.

Nous sommes en contrôle permanent, toujours sur le qui-vive, nous vivons dans la peur à chaque instant. Nous veillons à faire le moins de bruit possible par exemple lorsque nous sommes à table. Nous sentons qu'il est en train de nous détruire, de nous tuer à petit feu, c'est une mort très lente, très douloureuse.

Quand les enfants sont plus âgés et qu'ils entendent des cris, ils se précipitent pour voir ce qui se passe. Mon fils aîné a un couteau dans sa poche, son frère lui dort avec un couteau.

Il retrouve un emploi en 2009. Il part travailler en Asie puis aux USA. Il rentre en France environ une à deux semaines tous les trois mois. Malgré son absence, nous ne soufflons pas. Il nous impose un emploi du temps très très lourd. Week-end, jours fériés, vacances n'existent pas. Il dispense les cours de maths aux enfants par téléphone ou internet. Malgré les milliers de km qui nous séparent il parvient toujours à nous mettre constamment sous tension et parvient même à nous pister. Il me harcèle au téléphone, m'appelle plus de dix fois par jour. Je dois rendre compte de l'avancement du travail des enfants, l'informer de mes moindres faits et gestes, les justifier. Je ne sors que pour faire des courses, en courant de peur qu'il appelle en mon absence : « T'étais où ? Tu faisais quoi ? T'étais avec qui au téléphone ? Les enfants ils sont où ? Ils font quoi ? » ... Le pire c'est quand il demandait à les avoir au téléphone, les enfants qui pourtant n'avaient rien à se reprocher étaient tétanisés.

Les enfants et moi devenons complètement paranoïaques. Nous pensons qu'il a installé des micros, des caméras même dans la maison pour nous espionner. Nous continuons à accomplir les gestes de la vie quotidienne en faisant le moins de bruit possible, le bruit nous agresse, nous fait sursauter, nous fait peur.

Nous ne parvenons plus à sortir juste pour respirer un peu, nous développons une forme d'agoraphobie. La foule nous est insupportable, elle nous oppresse, les gens nous semblent hostiles, sortir de notre isolement est une véritable épreuve. Dehors, je ne parviens pas à quitter mes lunettes noires derrière lesquelles j'ai la sensation d'être protégée. Les enfants eux portent constamment un bonnet sur la tête. Notre posture a changé, nos dos se voûtent, nos épaules rentrent à l'intérieur, nos regards fuyant ne quittent pas le sol. Nous sommes de véritables zombies, des robots, des bêtes sauvages, complètement désocialisés, déshumanisés, nous sommes étrangers au monde.

Quand il rentre, nous contrôlons le moindre de nos gestes, nos regards, nous réfléchissons avant de parler, de répondre à ses questions en nous demandant ce qu'il veut nous entendre dire.

Il stoppe net le moindre de nos rires pourtant si rares, se moque de moi quand j'appelle l'un ou l'autre de mes enfants « mon ange », met fin à la moindre démonstration de tendresse, d'amour entre eux et moi. Aujourd'hui mes enfants ne m'embrassent jamais et ne s'embrassent jamais entre eux sauf aux anniversaires. Il ne me téléphonent jamais non plus. Quand ils ont besoin de me contacter, ils m'envoient un sms.

Nous ne vivons plus, nous ne sommes plus nous-même, nous ne savons d'ailleurs plus qui nous sommes, nous sommes juste ce qu'il veut que nous soyons.

Surtout ne pas le contrarier, ne pas déclencher ses foudres.

N'ayant plus aucun repère, aucun contact avec l'extérieur, avec la vie, ce que nous vivons devient la normalité.

Il dort à nouveau dans la chambre conjugale, il y installe une télévision. Ainsi s'amuse-t-il à me réveiller en pleine nuit en l'allumant. Le manque de sommeil rajoute encore à mon épuisement. Les enfants ne dorment que sur une oreille, ils écoutent prêt à intervenir au cas où. Ils sont maigres, livides, des cernes violettes leur creusent le visage.

Les rares fois où des personnes étrangères viennent à la maison, notre bourreau change de masque. Pour les gens de l'extérieur, c'est un homme, un père, un mari parfait, exceptionnel. Il crie haut et fort que ses enfants sont géniaux, que sa femme est géniale. Il m'entoure même de petits gestes attentionnés. Ces personnes ne voient rien, elles ne peuvent rien voir. Tout est tellement bien orchestré, calculé au millimètre près.

Les enfants ont 16 et 17 ans quand je subis ce que j'appelle mon électrochoc.

Après trois mois d'absence, il rentre de New-York. Il n'est à la maison que depuis 4 jours quand il me crache au visage. Ce geste a représenté pour moi l'humiliation suprême, celle de trop, bien pire qu'un coup. Mon cerveau, en stand-by depuis tant d'années se remet en marche. Plus qu'une seule idée me maintient éveillée, je dois me sortir de là pour en sortir mes enfants avant qu'un drame ne se produise. La peur omniprésente et grandissante peut générer toute sorte de comportements dont les conséquences peuvent être dramatiques et irréversibles.

Quand il repart aux USA cette fois là, je parviens dans les jours qui suivent à décrocher le téléphone pour prendre un RDV avec une psychologue. Après quatre séances, elle m'oriente vers le CIDFF de Manosque où je vais rencontrer chaque semaine pendant deux ans Élodie qui m'aidera dans un premier temps à me faire prendre conscience que ce que je vis n'est pas normal, qui m'épaulera sans jamais me dicter ma conduite, me soutiendra en respectant mon rythme, sans jamais ni me brusquer, ni me juger, me conseillera sur la façon de me conduire à chacun de ses retours en France, qui me protégera les enfants et moi. Elle m'accompagnera dans mes démarches : rescolarisation de mon deuxième fils et aussi dépôt d'une main courante, et parviendra à me décider de rencontrer un avocat pour demander le divorce. Je vois Elodie le matin car à New-York, c'est la nuit. Il ne me téléphonera donc pas, je n'aurai pas à justifier mon absence.

Pendant d'interminables mois, j'annonce à mon bourreau que je vais demander le divorce, que ma décision est ferme et définitive. Derrière l'écran de l'ordinateur, je ne crains rien. Il refuse de m'entendre et développe quantité de stratégies pour m'en empêcher. Il me rend responsable de la situation et m'accuse de surprotéger les enfants, c'est pourquoi il est, dit-il, parfois un peu dur avec eux. Il me fait du chantage au suicide. Il m'affirme qu'il a changé, qu'il n'est plus le même, qu'il m'aime, qu'il nous aime. Il va reconstruire tout ce qu'il a détruit. Il me dit qu'il est malade et que je dois l'aider à suivre une psychothérapie, que sans moi il ne s'en sortira pas. Les enfants et Élodie ont très peur que je replonge et m'aident à tenir bon, à ne pas fléchir, ne pas baisser la garde jusqu'à ce que la demande de divorce soit signée.

Lors de la tentative de conciliation en janvier 2013, le juge me dira que je dois porter plainte. Lui refusera de payer une pension alimentaire pour notre fils aîné sous prétexte qu'il a 18 ans et a arrêté ses études. Il exigera de bénéficier d'une pièce dans la maison à chacun de ses retours en France. Le juge n'accédera pas à sa demande, il ne pourra venir à la maison qu'avec mon accord. Elle fixera à 250€ la pension alimentaire de notre enfant majeur. Mon deuxième fils ne sera pas obligé de voir son père s'il ne le souhaite pas sa pension alimentaire sera de 450€ et la mienne de 400€.

Dans la mesure où il ne peut plus remettre les pieds à la maison sans mon accord, je porte plainte à la gendarmerie dont je dépends. Ma plainte durera 8 heures, deux fois 4 heures. Mes enfants porteront plainte également. Lui sera entendu à Marseille. Il niera tout en bloc, m'accusant au passage d'être alcoolique. Nos trois plaintes seront classées sans suite.

Ne pas avoir été reconnus comme victimes par la justice a provoqué un véritable tsunami, sentiment d'injustice, d'écœurement. Tout s'est écroulé. Ainsi ce que nous avons vécu n'était pas si grave, c'était normal, il était dans son bon droit puisque cette justice en ne l'inquiétant pas lui donnait raison.

Aurait-il fallu attendre qu'un drame se produise ?

En apprenant cette nouvelle, mes enfants m'ont dit qu'un jour ils le tueraient, que de toute façon cette même justice les blanchirait.

A l'heure d'aujourd'hui, nous refusons de nous enfermer dans le statut de victime, nous sommes malgré cela amers, dégoûtés d'autant que nous payons et allons encore payer très cher toute notre vie les conséquences financières et psychologiques de cette violence propre. Celle qui ne laisse pas de traces apparentes, celle qu'on ne voit pas. Notre bourreau vit tranquillement à Hong Kong, il a un emploi très lucratif dans la finance, lavé de tout, il s'estime

aujourd'hui lésé. Il envoie un court mail aux enfants pour leur souhaiter leur anniversaire. C'est le seul geste qu'il a envers ses enfants.

J'ai tout perdu. Je n'ai pas droit au RSA, je ne touche aucune allocation chômage. C'est grâce à ma maman, âgée et malade, que nous avons un toit sur la tête. S'il lui arrivait malheur, nous nous retrouverions en foyer et devrions en changer tous les deux jours, ou encore, nous serions à la rue. Mes 400€ par mois ne me permettent pas d'accéder à un logement puisqu'une telle somme ne permet même pas de régler un loyer, les allocations logement ne sont versées que lorsque que vous habitez déjà le logement. Certes ma maison a été vendue, mais l'argent de cette vente est bloquée par la justice. Nous aspirons à une vie normale, avons besoin d'un chez nous pour nous reconstruire, pour enfin tourner la page et passez à autre chose, mais nous restons dans une impasse et cette fois, en sortir ne dépend pas de notre volonté, de notre énergie qui n'est d'aucune utilité face aux barrières qui se dressent devant nous.

Nous avons la chance de bénéficier de la CMU, et je dispose d'une carte de bus gratuite.

Mon fils aîné est sans diplôme, sans emploi. Le deuxième que j'ai réussi à rescolariser a obtenu son bac en 2013. Il est inscrit depuis septembre dernier à l'IUT d'Amiens. Son père ne participe d'aucune façon aux frais inhérents à son statut d'étudiant.

Nombre de victimes ne quittent pas leur bourreau domestique pour des raisons financières. La plupart du temps dépendantes financièrement, elles savent qu'en le quittant elles n'auront plus rien. Alors elles restent, au péril même de leur vie et de celle de leurs enfants.

Les conséquences psychologiques qui peuvent peut-être sembler anodines sont pourtant bel et bien présentes et difficiles à surmonter. Nos traumatismes nous empêchent de mener une existence normale, constructive, sereine.

Certains petits plaisirs simples de la vie sont encore pour moi inaccessibles car insurmontables comme franchir la porte d'un bar pour prendre un café, celle d'un restaurant, aller au cinéma, faire du shopping...

J'éprouve toujours des difficultés à marcher dans la rue, dans la foule. Je ne suis pas rassurée et même si je parviens désormais à sortir sans mes lunettes noires, je reste très angoissée. Je fuis le regard des hommes qui restent de potentiels agresseurs. J'ai la sensation de n'être qu'une proie. Si mes enfants voient un père hausser le ton sur ses enfants ou pire, les frapper, je dois les calmer, les empêcher d'intervenir.

Il est très difficile de se débarrasser des conséquences de ces années de violences psychologiques : le manque de confiance en soi, le sentiment d'infériorité, la perte de repères, la rumination mentale, les problèmes de sommeil, les troubles de l'appétit, les somatisations comme les maux de tête, les réactions cutanées ... l'état de stress permanent, l'anxiété, l'irritabilité, la fatigue.

Les enfants et moi sursautons toujours au moindre bruit. Nous sommes d'une méfiance malade et incapables d'aller vers les autres, de leur faire confiance. C'est un lourd handicap qui reste un frein au fait de retrouver une vie sociale. Mes enfants voudraient changer de nom. Ce nom, qui lorsqu'il est prononcé, les fait tressaillir et leur rappelle qu'ils portent en eux une partie de l'ADN de ce père bourreau. Aujourd'hui, mon bourreau n'en a pas terminé avec moi. Il compte bien m'achever. En réponse à ma demande de divorce pour faute à son encontre, j'ai reçu il y a quelques jours seulement les conclusions de la partie adverse. Il nie toutes les violences, se fait passer pour un mari exemplaire et un père aimant, me fait porter l'entière responsabilité de la rupture de notre mariage, demande à ne plus verser aucune contribution ni à ses fils ni à moi me réclame la somme de 2500€ et exige que le divorce soit prononcé à mes torts exclusifs. Il me fait endosser le rôle de bourreau, lui joue celui de la victime. Il assure devant la justice que ses fils lui manquent, qu'il en souffre terriblement, pourtant il n'a pas pris la peine d'envoyer un mail de bon anniversaire à mon deuxième fils qui vient d'avoir 19 ans.

Me présenter devant vous aujourd'hui, vous parler a été une sacrée épreuve, un incroyable défi que je me devais de relever. Mon désir d'informer, de sensibiliser, d'alerter, d'inciter à réagir pour peut-être sauver des vies était le plus fort.

N'ayez aucune hésitation à me poser des questions, quelles qu'elles soient. J'y répondrai avec la plus grande justesse. N'ayez pas peur de me blesser, n'ayez pas peur de passer pour un curieux, mettez la pudeur de côté. Si je suis là aujourd'hui c'est aussi pour répondre à toutes vos interrogations, sans tabous.

Je vous remercie de votre attention.